

L'ARENE

Dans cette terreur rouge et noire il n'y a plus d'espèces ni de corps distincts. L'arène brille sous le soleil comme une immense pièce d'or, comme un immense miroir de sang circulaire. Le sable avale nos piétinements. Le froissement des toisons, la folle giration des yeux exorbités, le roulement douloureux des muscles et les craquements des os, tout cela le soleil laminé sous la coupole bouillante du ciel l'écrase dans le crissement du sable. Et la lumière insulte la lumière comme en un duel d'éloquence.

Nous avons chaud, nous avons mal, nous sommes terrifiés. Nous ne sommes plus qu'une seule créature qui cherche à solidariser ses membres trop nombreux. Nous sommes un troupeau pris de panique qui ne peut pas s'enfuir. Nous beuglons, nous gémissons, nous meuglons, nous grondons. Nous n'avons plus d'autres voix que celle de la multitude, qui n'est aucune de nos voix et ne sait moduler que les bruits de la rage, de la frayeur, d'une abjecte espérance.

Nous piétinons dans le sable et le sable devient grumeleux de toute cette sueur, de cette bave qui se teinte déjà d'une mousse rose.

Certains d'entre nous sont tigrés d'un mélange de sang et de poussière. La poussière dorée soulevée du sable embue nos têtes dodelinantes qui parfois se redressent comme pour boire l'impitoyable déversement de lumière.

Bientôt, pourtant, la nuit va monter de ce chaudron à l'assaut du ciel. Ils arrivent et nous cessons de tourner et de piétiner et de nous heurter les uns aux autres. Les

ombres s'allongent, ils s'installent en bruissant sur les gradins. Beaucoup d'hommes qui font beaucoup de bruit. Certains semblent ivres, ils rient, ils s'envoient des bourrades. Leur foule aussi sent le sang et la sueur, la nuit monte, la nuit monte et ils viennent, ils s'installent sur les gradins où leurs ombres s'allongent. Sur les gradins leurs ombres rampent comme des serpents aux écailles métalliques, leurs ombres s'étreignent et s'entredévorent, certains d'entre nous assistent sidérés à ce spectacle du public qui s'installe pour une cérémonie de mort, d'autres s'effondrent lentement sur le sable où un froid de tombeau affleure maintenant, moi et mes compagnons nous restons debout, nous les regardons s'installer dans le bruissement émaillé de rires et d'interjections d'une foule qui va à la fête.

L'odeur qui monte de la ville est indescriptible. C'est une odeur de férocité et de massacre, c'est l'odeur des rires et du plaisir qui montent des charniers. Dans un coin du ciel à présent criblé d'étoiles qui sont autant d'impacts de balles, le Diable a tête humaine, le Diable n'a pas de cornes ni de sabots, il est complètement humain. Comme cette foule qui emplit les gradins et que la nuit dévore, tandis que la lumière des torches et des lampions peu à peu éclaire l'arène. Sous mon front les cauchemars s'accouplent, je ne sais ce qui se passe dans cette foule altérée de sang pour que tout à coup éclate un vacarme strié d'éclairs blancs, le hurlement d'acier du triomphe déchiquette sa propre masse et son crépitement m'occulte les oreilles, je beugle tandis qu'explose quelque chose sous mon front, je beugle et m'agenouille et sombre dans le sable où le froid des tombeaux s'empare de mon poitrail, écrase mon souffle, me comble le ventre de son

mortier opaque.

Et je rêve longtemps que je suis mort.

Je rêve de la dehesa craquante sous le soleil acharné, je rêve de l'odeur des pistachiers et de la chaleur tremblante qui coule à travers le feuillage coriace des chênes verts jusqu'à la terre poudreuse où semblent couvrir des braises. Je rêve des cistes jaunes, je rêve de ce corridor de fraîcheur paresseuse qu'ouvre le Guadiana dans l'enfer de la dehesa et de cette envie qu'il soit le tombeau de nos âmes-poissons. Oui, je rêve que je suis un poisson dans les eaux du Guadiana. Dans l'ombre de la forêt-galerie enserrant comme un fourreau vert l'acier froid du fleuve je rêve que je suis mort, et la nuit passe.

La nuit passe dans le roulis du fleuve qui n'emporte pas le poisson argenté enfermé sous le socle de mon crâne.

La nuit je rêve.

Je lèche du sable déjà tiédissant, mes paupières tressaillent sur mes yeux, une plainte de violon traverse l'arceau de mes côtes, je m'ébroue et rassemble mes membres endoloris. D'une torsion affolée du corps je me relève avant d'avoir ouvert les yeux, mais déjà l'or incandescent du jour envahit ma tête.

Je ne veux pas ouvrir les yeux. Je me balance, aveugle, dans le tremblement de chaleur de l'air, déjà. J'entends quelqu'un rire. Mes paupières se déchirent et je vois la pâte vibrante des hommes sur les gradins. Certains dorment encore, comme après une nuit de ripailles. D'autres causent, abritant leur tête des ardeurs du soleil avec des journaux. Ils sont calmes, ils ne nous regardent pas. Sur les gradins, la foule est clairsemée, mais je me rends compte qu'elle recommence à se rassembler. Certains, qui étaient partis, reviennent. Autour de moi la

mort se vautre dans le sable qui est devenu un paysage montueux de tranchées sombres, de crêtes vermeilles, de monticules et d'éclaboussures poudreuses.

Je n'aime pas regarder autour de moi.

J'en vois ça et là qui sont debout, comme moi, dans une attitude de fierté antique, primitive. Une puissance condamnée les tient solidement campés sur les draps froissés du lit où la mort se convulse de plaisir. En embrassant l'enceinte circulaire de l'arène leur regard me caresse sans s'arrêter, mais je sais qu'ils m'ont vu comme je les vois. Nous ne sommes pas nombreux, bientôt nous ne serons plus. Comme l'air est brûlant qui s'engouffre dans nos poumons ! Nos poumons se gonflent d'un râle ample et la soif torturante nous rappelle que nous sommes en vie.

Le public se rassemble sur les gradins, je ne baisse pas les yeux sur les bacchanales de la mort à mes pieds. Je ne baisse pas les yeux. Ceux qui dormaient s'éveillent et s'étirent, ceux qui arrivent les bousculent pour prendre leur place. Il y a, dans cette foule étrangement calme, des échanges d'insultes cordiaux. Ils vont partager encore une fois un festin interdit, lâcher en eux les monstres hurlants qui dépècent leurs frères, ils vont jouir de peloter les viscères de la mort, de la sentir éjaculer sa jouissance écarlate sur la toile indistincte qu'ils forment ainsi unis.

Je n'ai plus peur. Les vapeurs lourdes du festin mortuaire à mes pieds s'élèvent et me nimbent d'un suaire trouble. Comme eux j'attends. Et l'air tremblant qui sépare leur foule assise de notre petit groupe debout est un miroir sans tain brouillé par le vomissement bouillant d'un lance-flammes invisible. Qui tient ce canon de haine, cet impalpable dragon d'acier qui brouille l'air entre nous

? Dans leurs rictus de dérision sauvage il me semble voir par éclairs les grimaces des damnés qu'ils sont déjà, par leurs insultes éternuées comme des morves des grincements de douleur ignorée se frayent un chemin dans l'incognito des ultrasons, jusqu'à mon oreille.

Moi qui vais mourir, j'entends tout cela. Je les vois. Je ne pourrai pas. Je les entends et je les vois. L'acide de ma propre sueur me brûle les yeux et je les contemple à travers l'ébullition de l'air tandis qu'ils se figent, et c'est d'abord dans leurs regards enchaînés que je le vois entrer dans l'arène.

Il entre par le fond de l'arène, ce centaure d'apocalypse, et il est chamarré de soie, carapaçonné d'or et grillagé de sang. Un bandeau rouge masque son œil droit et derrière son visage de bête, son mufler d'homme est une lave qui se convulse sous un disque de cuivre fondu. Il enjambe l'orgie nocturne de la mort et ce n'est pas vers moi qu'il se dirige, ni vers quiconque. À pas dansants se sabots font le tour de l'arène et son buste d'homme se balance de droite et de gauche tandis que se ploie lourdement son peto aux petits pompons rouges. Il tient une longue pique à la main. La puya aux arêtes aiguës arrache au soleil des barbules de brusque clarté tandis qu'il tourne en rond et piétine les morts et salue les vivants. Il nous ignore, nous qui ne sommes ni vivants ni morts. Dans le silence de cette arène le crissement secret du sable hurle comme une femme folle. Nous attendons, la foule attend, les secondes entassées crissent sous les sabots du cheval tandis qu'il tourne en rond. Le temps en cristaux crisse dans nos oreilles.

Le centaure s'éperonne le flanc et se lance dans un brusque galop. Comme avec une torche il rallume la

terreur qui s'était assoupie dans nos poitrines en venant caracoler de l'un à l'autre.

Je ne bouge pas tandis que sa robe écumante me frôle, traînant comme un feston d'entrailles une guirlande d'horreur. Mais je sens passer sa chair qui est faite de muscles vibrants aussi, comme la mienne, qui est traversée de veines où le sang bat, qui est tramée d'un écheveau de nerfs. Je sens passer sa chair promise à la douleur et au pourrissement. Je sens l'odeur de sa chair aux caillots de douleur grumelant dans son envie épouvantable de propager la douleur et d'en jouir tandis qu'il la donne. Je sens sa douleur engraisser fantastiquement pour l'heure prochaine de sa mort tandis qu'il croit dérouter le sort en se faisant adouber par les supplices offerts. La foule est érotiquement suspendue à ses épaules brodées d'argent. Il oscille et se tord lascivement, ses sabots sont abrasés par le sable qu'il soulève en boucles lourdes sur les draps froissés de la mort. Il fait un bruit de draps mouillés poussés les uns contre les autres par le vent chaud, lourd d'un jour d'été, d'un jour comme celui-ci.

Je ne bouge pas, tu ne bouges pas, il ne bouge pas, et le centaure danse entre nous, dessinant de la pointe de sa puya de vagues déliés dans l'air traversé d'escarboucles.

Je ne bouge pas, tu ne bouges pas.

Il bouge.

Pris de désespoir ou d'une rage exultante, notre frère s'est rué tête baissée sur le centaure au moment où il s'avancait vers lui. Sa face disparaît dans le capitonnage du carapaçon tandis que la puya s'enfonce entre ses épaules. Un oiseau aux plumes de fer déploie brusquement ses ailes dans mes poumons, et je vois que

toi aussi tu as tressailli, là-bas. Nous reculons vers la palissade rouge, trébuchant dans les plis du sable où s'amassent des flaques de mouches bleues. Nous appuyons notre immense fatigue sur les planches de bois rouge et pressentons, dans les bouches ouvertes, les flots de suppliques et d'insultes au ciel adressées. Nous ne regardons pas la foule haletante sur les gradins de pierre. Nous ne voyons pas le centaure partir. Nous ne regardons que notre frère toujours debout, hébété dans sa cape de sang, nous ne regardons que lui qui regarde venir les trois banderilleros.

Ils sont jeunes et montrent les dents, leurs dents blanches dans leurs visages brûlés de soleil. Leurs yeux brillent d'une folie irradiante. La foule crie, les taquine, les tance et les insulte. Ils font des pas de danse, ils tournent sur eux-même avec des mouvements de marionnettes. Ils portent les banderilles comme un bouquet de tulipes tendu à une belle qu'on désire et dont on se moque. Ils répondent à la foule, esquissent des gestes obscènes. Ils ne nous quittent pas des yeux.

Notre frère est debout, pétrifié, la brise lèche les broderies torsadées de son sang qui l'habille et déshabille leurs intentions. Ils l'entourent et l'agacent, et lorsqu'il essaie de les chasser ils courent comme des lièvres, lâchant les aiguillons des banderilles dans sa plaie bouillonnante. Bientôt il porte en haut du dos ce bouquet de harpons décoré de bandelettes jaunes et rouges. Les harpons sont arrimés dans la plaie de la puya, les harpons sont comme les doigts d'un grand squelette qui le soulèverait par la peau du dos pour l'ôter de la vie.

Nous le regardons mourir de notre mort prochaine. J'aurais aimé être à sa place, être le premier. Si je suis le

dernier, il n'y aura pas un regard de compassion pour huiler l'huis de ce passage de muscles que je vais repasser à l'envers. La foule pousse un seul soupir et nous savons qu'il est là, qu'il est là depuis le début.

Il est là. Il est plus jeune encore que les banderilleros. Il a un long visage triste et plein de morgue. Il se tient cambré comme un arc, et si raide qu'on le dirait de bois. Sa démarche est étrangement artificielle, comme s'il y avait des butées à ses articulations. De nouveau, la foule se tait.

Le très jeune homme a des yeux de vieillard frustré, mais la folie de son âge. L'odeur du sang le désaltère, il s'avance, soulevant des vagues de mouches. Ses bas sont d'un rose de fleur d'églantier. Sa taleguilla moule des cuisses et des fesses aux courbes harmonieuses, remontant vers une taille de guêpe. Il se tient droit et bombe le torse, faisant étinceler la passementerie dorée de sa chaquetilla. Dans ce foisonnement de lumière, son visage est long comme une vie sans pain. Il tient sa grande cape de brega rose et jaune au bout de la main et la fait traîner dans l'humidité équivoque du sable à la manière d'une longue robe à crinoline, très légèrement. Sa grande cape de brega montre et cache les jambes de poulain d'une mort pleine de vie. La jupe rose et jaune de la mort balaye le sable tandis qu'elle valse rêveusement dans la main du jeune homme plein de morgue.

Notre frère, à présent, est pressé d'en finir, mais le jeune homme n'est pas pressé de le tuer. Il le roule dans la gueule brûlante de l'arène comme une confiserie. Il en joue paresseusement. Ses gestes sont parfaits, d'une élégance presque mécanique. Il entoure notre frère d'une flotte de gestes qui l'enserme de soie. Il tisse autour de lui

son cocon d'esquives. Il absorbe l'élan désespéré de son refus. Il le fait entrer dans un jeu dont il est le seul à connaître les règles. Un petit sourire crispé accueille à sa pointe de demi-lune une petite goutte de sueur. Son plaisir se dévoile, tandis que notre frère échoue à le renverser encore une fois. Les spectateurs, à présent, crient tous ensemble chaque fois que le jeune homme fait une passe.

Et le temps, à petits piétinements, glisse. Des mouchetis de sang embuent la cape de brega. Le jeune homme continue avec une muleta plus petite, rouge, qui lui permet de faire des figures presque acrobatiques. Il virevolte, s'agenouille, bondit, se cambre prodigieusement. Notre frère n'est plus qu'une montagne de douleur. Des serpents s'enroulent autour de ses pieds. Il titube, les yeux noyés de sang.

Et c'est le moment de l'estocade. Nous ne pouvons retenir un long frisson, toi et moi, quand l'épée s'enfonce jusqu'à la garde dans le dos de notre frère agenouillé. Sur les gradins, ils hurlent, ils sifflent, ils rient, ils applaudissent. Notre frère s'affale et roule, vomissant des flots de sang, dans les draps en bataille de la mort. Son front s'enfonce dans le sable.

La foule réclame, pour le si jeune matador, les trophées qu'il mérite. Nous voyons un homme couper les deux oreilles de notre frère. Les mules de l'arrastre, des mulets décorés des atours pillés dans la ville, enlèvent son corps et un officier au visage hérissé de barbe tend à l'adolescent ses trophées. Je te regarde et je sais que nous pensons à la même chose, en ce jour qui est notre dernier jour, de cet été, nous n'en verrons pas d'autre toi et moi.

Nous pensons à cette arène où nous nous trouvons en ce moment, où nous serons les derniers à nous faire

massacrer par les troupes du colonel Yagüe. Tu te souviens ? C'était au printemps 1918, en mai. Nous étions des mioches, toi huit ans et moi onze. L'oncle Pepe nous avait emmenés voir toréer Joselito qui passait à Badajoz une fois par an. Il l'appelait le miracle. Quelle horreur ! Tu as vomi sur ses chaussures, Miguelito a attrapé une insolation et moi je n'ai cessé de pleurer, si bien que l'oncle, ulcéré, nous a traités de Maricones et de mujercitas. En bas, dans cette arène où ils viennent de toréer Miguelito, ce petit homme effrayant avec ses pieds de danseuse tricotait son ballet de mort autour d'un pauvre taureau comme ceux auxquels nous allions donner des pommes sauvages en cachette des parents. Deux ans plus tard c'est un taureau qui l'a tué, il n'avait que vingt-cinq ans, et l'oncle a porté le deuil pendant des mois. Et maintenant regarde ce ciel d'août, regarde ce chaudron de lave au-dessus de nos têtes, la guerre, l'appât de l'horreur, l'exultation du massacre, tout cela est sorti des arènes et se répand partout dans le pays. Ne les as-tu pas entendu crier ? Viva la Muerte ! Les seins de Pilar étaient souples et doux et son ventre chaud, glissant... Les seins et le ventre de Pilar et son sourire espiègle sont dans ces entrailles et ces corps disloqués, ces crânes écrasés et ces cheveux poisseux de sang, dans ce mur de cadavres entassés là-bas... Et le vieil oncle Pepe aussi, qui aimait tant la corrida. Ils sont tous là-bas, et bientôt nous y serons aussi. Adieu, mon frère, adieu, le centaure revient, je crois que c'est mon tour. Je t'attends, je t'attends, attends-moi...

Adieu mon frère, adieu.

